

## ***LA DISPARITION DE LA LANGUE FRANÇAISE***

**D'ASSIA DJEBAR:**

**un roman qui pose les questions francophones.**

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

jalmeida@letras.up.pt

Dans un récent article<sup>1</sup>, Dominique Rabaté insistait sur l'apport de la littérature française venue d'ailleurs à l'enrichissement, voire le rayonnement de lettres françaises, en mauvaise passe, si l'on accorde quelque crédit aux chants du cygne de ces dernières années<sup>2</sup>.

Ces écritures francographes élaborées dans des contextes *autres*, parce que marqués par des histoires lointaines ou récentes, souvent refoulées, ont permis à la littérature française contemporaine de se revitaliser *au-delà*, ou *à côté*, des recettes narratives héritées du Nouveau Roman ou de la furie textuelle des années septante, minimalisme et postmodernité confondus.

Elles procurent à l'écriture de langue française une chance inouïe de se positionner *au-delà du soupçon* qui l'a fortement imprégnée,

---

<sup>1</sup> Cf. Dominique Rabaté, «Etat de la prose», in *Prétexte*, n.º 21/22, printemps 1999, p. 95.

<sup>2</sup> Cf. aussi bien Henri Raczymow, *La mort du grand écrivain*, Paris, Stock, 1994 et Jean-Marie Domenach, *Le crépuscule de la culture française ?*, Paris, Plon, 1995.

fit son attrait pendant plusieurs décennies, et finit par s'avérer une faiblesse ou un handicap face à la vitalité des romans nord et sud-américains.

Il s'agit de fictions narratives écrites dans les marges francophones du système symbolique et culturel parisien, et qui dérogent, dès lors, à la centralité *lutétio-française* de l'édition et de la critique.

362

Ce constat entraîne la prise en charge des *francophonies*<sup>3</sup> et de leur statut face à la France littéraire et à ses conditionnements; ce qui touche au *lutétiotropisme*, à la centralité unique, exclusive et géosymbolique de Paris dans le cadre de l'univers francophone.

Cet état de fait, pour l'heure toujours irréversible, induit une hiérarchisation à l'intérieur du champ littéraire francophone qui relègue en seconde zone les œuvres, les textes, les produits culturels et symboliques non certifiés ou non homologués par le centre.

Or, aujourd'hui, l'approche globale et multiculturelle du fait littéraire contraint le lectorat et la critique de considérer ces textes autrement que par la grille de *l'illisible* ou de *l'irrecevable*.

Elle pousse avant tout les instances symboliques et culturelles, notamment l'université, à bien vouloir se doter des outils pour lire et appréhender ces textes écrits dans les marges ; des instruments permettant un accès à ces textes sous forme de pistes ou de clefs.

La méthodologie dont il est question ici engage la (re)connaissance, bien plus que d'un simple contexte, d'une Histoire *autre, décalée*, en marge, en tous cas pas en phase avec le dessein historial hypostasié de la République Française.

En effet, les francophonies se sont déployées en dehors du schéma consensuel de la saga historique française, et revendiquent, à ce titre, la *diction* et l'*écriture* d'histoires *autres*, qui touchent çà et là à l'épopée

---

<sup>3</sup> Cf. Marc Quaghebeur, «Francophonie ton nom s'écrira avec un s», tapuscrit, Pâques 1992, p. 3.

coloniale et aux déboires coloniaux, à l'errance ou au mythe, et qui ne rejettent jamais vraiment l'Histoire, fût-ce au détriment du contexte, que ce soit en Belgique, Suisse, Haïti, Québec, Antilles, Maghreb, Liban ou Afrique francophone et *francographe*.

Il est, dès lors, fort regrettable qu'une hiérarchisation franco-française continue d'inscrire ces textes dans un statut marginal. Il suffirait de rappeler ici les récents agacements de plusieurs écrivains francophones, astreints de se ranger un peu malgré eux dans un rayon latéral et périphérique par rapport au monument littéraire français, tandis que les écrivains *francographes* allophones, tel Beckett, s'y voient spontanément acceptés.

C'est le cas de l'écrivain francophone africain Alain Mabanckou, qui dénonçait avec véhémence les discriminations dont les auteurs dits francophones non français font l'objet si l'on compare leur sort à celui des allophones :

Est-ce cette hiérarchisation qui fait que des écrivains francophiles – j'entends par ce terme des écrivains qui ne viennent pas de pays francophones et qui ont choisi d'écrire en français – sont le plus souvent immédiatement intégrés dans les Lettres françaises ? Ainsi Makine, Cioran, Semprun, Kundera, Beckett sont placés dans les rayons de la littérature franco-française tandis que Kourouma, Mongo Beti, Sony Labou Tansi relèvent encore de la littérature étrangère, même s'ils écrivent en français...<sup>4</sup>

Ce paradoxe est également sous-jacent au récent essai de Dominique Viart et Bruno Vercier sur la littérature française contemporaine<sup>5</sup>. Dans un sous-chapitre on ne peut plus insignifiant sur la question de

---

<sup>4</sup> Alain Mabanckou, «La francophonie, oui, le ghetto : non!», in *Le Monde*, 19-20 mars 2006.

<sup>5</sup> Cf. Dominique Viart / Bruno Vercier, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005, p. 7s.

la taxinomie française ou francophone, ces auteurs avouent leur incapacité à dégager d'autres critères d'approche que le lieu de publication, édition et la réception : «car le lectorat français reçoit ces écrivains sans faire aucune différence entre eux et les autres»<sup>6</sup>...

A cet égard, *La disparition de la langue française*<sup>7</sup> d'Assia Djébar n'évite pas de mettre en exergue et en abyme l'incontournable centralité éditoriale parisienne par rapport aux périphéries de l'écriture. Berkane, le héros du récit, n'avait-il pas le propos, sans cesse avorté, d'«écrire un roman»<sup>8</sup> ? Or, nous dit le narrateur, «Il avait rangé ses manuscrits refusés successivement par les éditeurs de Paris, et même, une autre fois, par un éditeur renommé de province»<sup>9</sup>.

A cet égard, pareil roman incarne l'espoir de ce que l'on est en droit d'attendre d'une *œuvre francophone* : l'assomption des dérives possibles, voire salutaires du statut du code de la langue française, la prise à bras le corps d'une Histoire décalée, déplacée par rapport à l'Histoire de la République Française, même si les récits croisent çà et là, de temps à autres, pour des raisons tantôt dramatiques, tantôt plus épanouies ou consensuelles, les drames personnels, par le biais de l'autofiction et de l'éclairage de la plus brûlante actualité, le tout mêlé à la quête identitaire.

Le parcours personnel d'Assia Djébar, de son nom Fatima-Zohara Imalayen, née à Cherchell en Algérie française en 1936, et d'origine berbère, parfaitement francophone qui plus est, accrédite le témoignage du récit par une couche d'authenticité rare dans la fiction française contemporaine.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>7</sup> Assia Djébar, *La disparition de la langue française*, Paris, Albin Michel, 2003.

<sup>8</sup> Cf. *ibid.*, p. 20.

<sup>9</sup> Cf. *ibid.*, p. 21.

La francophonie est au centre de ses soucis si l'on mesure l'étendue de son curriculum vitae ainsi que les étapes les plus marquantes de sa vie, et les titres publiés à ce jour. Tout dernièrement, la voilà très justement élue à l'Académie Française (22 juin 2006), instance par excellence de l'*hypostase* historique de la langue française<sup>10</sup>, par ailleurs personnage principal inavoué du roman.

Son écriture limpide, classique, d'une linéarité irréprochable et au goût français, trahit cet attachement institutionnel, mais lui oppose le contrepoids du métissage qui fait toute la différence.

Le titre ambigu et provocateur du roman, dont l'analyse par critères «francophones» nous retiendra ici, prélude à l'oscillation des figures et des motifs, et place d'emblée le jeu du récit sous le signe du fait linguistique en tant que donnée majeure de l'interrogation identitaire, historique et personnelle.

Il joue, en outre, sur l'importance vécue de la langue française dans sa vocation de *médiation* pour les deux rives de la Méditerranée, et active, de la sorte, l'imaginaire d'un «grand large»<sup>11</sup> français, et surtout francophone, qui fait terriblement défaut au discours identitaire élargi de la France actuelle.

Mais revenons-en au récit proprement dit dont le roman procure un résumé narratif en abyme sous forme d'enquête ou de conjectures sur la disparition de Berkane en 1993 en Kabylie, c'est-à-dire durant les fameuses «années de plomb»<sup>12</sup> qui virent les horreurs islamistes et l'intolérance sévir en Algérie : «Driss expliqua l'histoire du retour de Berkane. Celui-ci avait choisi de revenir vivre, retiré, dans ce village

---

<sup>10</sup> Cf. Marc Quaghebeur, «Et si nous cessions d'hypostasier la langue ?», in *Belgique toujours grande et belle*, Revue de l'Université de Bruxelles, Ed. Complexe, numéro composé par Antoine Pickels et Jacques Sojcher, 1998.

<sup>11</sup> Cf. Serge Arnaud (et alii), *Les défis de la francophonie. Pour une mondialisation humaniste*, Paris, Alpharès, 2005.

<sup>12</sup> Assia Djebar, *La disparition de la langue française*, p. 29.

au bord de la mer : resté célibataire et logeant dans la demeure familiale, bénéficiant d'un petit pécule grâce à une préretraite française, il écrivait<sup>13</sup>.

Voilà donc énoncées les charpentes majeures du récit qui ont, en fait, et la richesse, et la complexité et la pertinence requises à une grille de lecture *francophone* du texte. Le souci de la structure narrative dans laquelle s'inscrit la question identitaire posée à la langue et à l'Histoire est manifeste. Il conjugue la clarté du style au travail de mise en abyme du récit.

On remarquera le statut épistolaire du roman puisque Berkane est revenu en Algérie pour «écrire un roman»<sup>14</sup>, «écrire en français»<sup>15</sup>, écrire tout court. Il rédige des lettres qu'il ne poste pas. Ces missives, censées devenir le roman en projet, Driss les retrouvera en fin de récit : «Dans les tiroirs, continua-t-il, j'ai rangé tout ce que j'ai écrit depuis mon retour... C'est la seule chose de valeur que j'ai, termina-t-il en tournant le dos à son jeune frère»<sup>16</sup>, et les remettra à leur première destinataire, Marise : «Ce sont des lettres ; sur l'enveloppe, il y a partout votre prénom, Marise...»<sup>17</sup>, qui deviendra de la sorte la lectrice privilégiée du récit retrouvé de Berkane<sup>18</sup>.

La disparition tragique et inexplicquée de ce héros soulève des conjectures en guise d'enquête qui apportent un éclairage rétroactif sur le récit écoulé jusque-là. Cet agencement narratologique cautionne une circularité autour de l'idée même de *retour* : retour à soi, retour ici, oscillation des langues et des personnages.

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 136-141.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>18</sup> Cf. *Ibid.*, pp. 261s. et 275.

A cet égard, il est judicieux de mettre en exergue l'alternance continue entre la troisième et la première personnes du singulier dans la focalisation du personnage principal : «(...) je vis, je revis chez nous ! Berkane est de retour après vingt ans d'émigration en banlieue parisienne»<sup>19</sup> ; ainsi que l'instabilité des temps verbaux lorsqu'il s'agit de passer du récit premier du roman au récit enchâssé d'un événement convoqué par la mémoire de Berkane, et que le présent réactive, en quelque sorte, voire *dramatise* à nouveau : «Il a six ans, ou cinq. Et il regarde, voracement, un corps d'homme suspendu, de dos et dont les jambes, en l'air (...)»<sup>20</sup>.

*Récit* devient dès lors un mot-clef dans l'élaboration du roman de Berkane. Il en appelle d'autres, enchâssés, suscités par une mémoire à fleur de peau, qui se déploie en regards analeptiques ; rendus d'une histoire personnelle enfouie, mais livrée à la faveur de l'amitié et de la solitude: «Je me suis tu, je me suis absenté : il a bien fallu raconter»<sup>21</sup>.

Ce procédé narratif fait des personnages de véritables *récitants*, conteurs, comme c'est le cas de Nadja, dont l'histoire personnelle rejoint celle de Berkane (et de l'auteur), et l'enrichit de sa touche dramatique : «Elle reprit souffle, la récitante : dès 55, me raconta ma grand-mère, Baba Sidi se mit à cotiser pour les nationalistes (...)»<sup>22</sup>.

En fait, si le narrateur qu'est Berkane par intermittence n'écrit que pour lui<sup>23</sup>, cela ne l'empêche guère d'écrire au nom de beaucoup d'autres dont les voix apeurées, intimidées réclament l'accès à la parole, *ici* et *ailleurs*.

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 40. Voir aussi *ibid.*, pp. 48, 99 et 129.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 100. Voir aussi *ibid.*, pp. 101, 105, 123 et 125.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>23</sup> Cf. *Ibid.*, p. 137.

A ce titre, la question de la langue n'est pas anodine ou gratuite. Elle constitue même, à notre sens, le sujet premier du roman, en plus du silence : «le silence l'envahit»<sup>24</sup>, ou de la musicalité des lieux et des souvenirs : «Les mots de notre intimité, et leurs sons dispersés, tu les entendais comme une musique seulement»<sup>25</sup>.

Le récit déploie tout un éventail de tonalités linguistiques qui signale une nécessité intrinsèque de la *complexité* et de l'*équivoque*. Le narrateur insiste sur son option *francographe* : «J'écris en langue française, moi qui suis oublié moi-même, trop longtemps, en France. L'amour, l'écriture : je les expérimente chaque nuit»<sup>26</sup>.

Ce choix, apparemment contraignant, s'avère l'occasion d'une grisante liberté de l'usage des différentes langues dans leur richesse instrumentale et médiatrice. Le code français se fait le véhicule mal-léable de langues *autres* avec lesquelles il entretient une accointance insoupçonnée.

La traduction intrinsèque à laquelle le narrateur se livre sans cesse devient moins une transposition exégétique des discours qu'une pratique ludique, savoureuse, plurielle et médiatrice de l'expression et des sentiments : «je saisis, j'encercle son récit, sa mémoire dévidée, en mots arabes que j'inscris, moi, en mots français, sur ma table (...)»<sup>27</sup>. Elle s'inscrit en faux par rapport au discours intégriste de l'Algérie des années nonante qui, précisément, tend à rejeter le bilinguisme : «c'était soudain la langue française qui allait disparaître 'là-bas'»<sup>28</sup>, voire la mixité ou la rencontre millénaire<sup>29</sup>.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 271.

<sup>29</sup> Cf. *Ibidem*.

Aussi, le narrateur convoquera-t-il tour à tour les mots arabes sensuels de l'enfance, liés à l'univers et aux souvenirs maternels : « (...) mais aussi mes mots d'enfants, ceux de ma mère, tu ne comprends rien à ce babillage arabe que j'adresse à ta peau (...)»<sup>30</sup> ; ces «mots-fleurs»<sup>31</sup> ; les dialectes arabes dont il maîtrise les moindres intonations et variantes, comme celui de la casbah algéroise<sup>32</sup>, ou ces mots issus des confins du Maghreb<sup>33</sup> reproduits çà et là comme repères et non par simple effet de réel.

Mais aussi le berbère de Kabylie, langue de la mère : «De retour, soupiré-je dans la langue de ma mère (au lieu du berbère, le dialecte arabe d'el Djazira»<sup>34</sup>, des aïeux : « (...) cette fois dans la langue des aïeux»<sup>35</sup>, dont le narrateur connaît les consonances, même quand elles pointent vers l'autre rive mythique et immémoriale : « (...) mots raffinés, à consonances andalouses (...)»<sup>36</sup>.

Certaines variations de l'arabe, rendues subtilement en français, s'attèlent à conférer au discours une aptitude à la volupté : «De tels mots arabes ne sont pas de dureté, mais d'amour fléchissant, mais violent, appelant la complicité déchirante, brûlante»<sup>37</sup>. Cet arabe-là est spontanément adopté lors des transports amoureux de Berkane et Nadjia.

De ce fait, le récit propose une *triangulation* des moyens discursifs qui englobe l'arabe et ses différentes tonalités, le berbère et le français. Cette dernière langue, dont la *disparition* prochaine apparaît comme

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 29s.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>32</sup> Cf. *Ibid.*, p. 27.

<sup>33</sup> Cf. *Ibid.*, pp. 147, 133 et 139.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 145. Voir aussi *Ibid.*, p. 173.

un danger imminent de *lèse-mixité*, provoqué par l'influence islamiste du FIS : «la chasse aux francophones avait repris de plus belle»<sup>38</sup> ; «Elle ne savait plus, elle pleura à nouveau, songeant soudain que c'était à cause de sa langue française que Berkane avait disparu»<sup>39</sup>, procure un procédé linguistique qui *départage* le discours en tant que langue ancillaire, d'appui, langue *autre* qui influe décisivement sur la cohabitation des données linguistiques et ethniques de l'Algérie.

Ce français s'avère ainsi une langue politique d'*arbitrage* et de *médiation* à même d'introduire, lors de l'indépendance, des concepts chers aux élites politiques, tels que *laïcité* : «Je devinais, confusément, que ce mot de 'laïc' avait un sens moderne, qu'en le discutant, cela nous aurait permis de progresser, nous qui ne rêvions que de l'indépendance...»<sup>40</sup>, mais que les fanatismes de tous bords rejeteront (l'outil et le concept) dans le tournant des années nonante. «Ecrire en français», tel que le projette Berkane tient, dès lors, du défi et de la résistance face aux dérives meurtrières du purisme arabo-musulman ; un garde-fou contre la folie univoque et simpliste des «fous de Dieu»<sup>41</sup>.

Berkane, Algérien, est donc *revenu* au pays après un séjour de vingt ans en France : «Je reviens donc, aujourd'hui même, au pays...»<sup>42</sup>. Marise/Marlyse<sup>43</sup>, sa compagne française l'a tout juste quitté, mais ne l'a pas du tout perdu de vue. Elle sera même la première destinataire/narrataire des lettres de Berkane dont l'assemblage final rappellera un «roman».

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 168s. Voir aussi *Ibid.*, p. 163.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 13. Lire aussi *Ibid.*, p. 15.

<sup>43</sup> Cf. *Ibid.*, p. 23.

Cet Ulysse, expatrié de retour<sup>44</sup> croise, ou renoue avec une galerie de personnages avec lesquels il entretient des monologues ou des récits douloureux : Rachid le pêcheur, Hamid l'épicier et joueur de dominos, Amar le photographe, et puis surtout Nadjia, personnage qui épouse toutes les causes de l'écrivaine : amour de l'écriture, condition féminine en terre d'islam, ainsi que le souci affiché de l'érotisme et de la découverte du corps.

Mais Berkane est avant tout porteur d'une *mémoire profonde*, personnelle et collective enfouie, et qui refait surface à la faveur de récits partagés, de confidences livrées entre amis, entre amants : «Raconte-la-moi, ton histoire, mais en arabe ! Dans mon dialecte, en effet, on tutoie, ni tendrement ni familièrement ; on tutoie : c'est tout ! Une langue de proximité»<sup>45</sup>. Cette mémoire touche aux horreurs de la guerre coloniale en Algérie française.

Cette fresque étale les images diffuses dans la mémoire de la société algérienne et algéroise des années terribles de lutte anticoloniale : «Dans cette minute de contemplation, mon esprit est habité par une mémoire, comment dire, collective ? Imaginer le jour où notre cité dite l'Imprenable fut violée : l'armée française de Charles X y entre en grand appareil»<sup>46</sup> ; et est l'occasion d'un intense travail scriptural alliant histoire nationale et souvenir personnel, osmose symbolisée par le détail de la double initiation, sexuelle et militante, de l'adolescent Berkane : «Le temps passe ; les manifestations de décembre 60 éclatent, et cette autre initiation à la violence collective, je l'ai vécue comme une ivresse sombre, pas comme l'autre, la secrète : regard, et mains, et peau de femme tout près (...)»<sup>47</sup>.

---

<sup>44</sup> Cf. *Ibid.*, pp. 83-90.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 77s. Lire aussi *Ibid.*, pp. 40, 42, 43, 77 et 194.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 208. Voir aussi *Ibid.*, p. 231.

Le narrateur douloureusement intradiégétique, alias Assia Djebar, sait se servir des symboles pour résumer l'Histoire, pour la prendre à partie. Tout détail piquant devient prétexte pour une mémoire emblématique. Il en va ainsi de la guerre des drapeaux à la veille de l'indépendance : «Quelques jours plus tard, mais toujours dans les bras de sa mère Mma Halima, l'enfant avait parlé du 'chiffon aux trois couleurs, avec du vert, du rouge, et du blanc !'»<sup>48</sup> comme des souvenirs anecdotiques d'une époque révolue de l'Alger d'antan<sup>49</sup>.

Mais les emblèmes peuvent se montrer sous un jour plus grave comme le récit du meurtre du boucher français assassiné sur la place publique à Alger lors des émeutes indépendantistes : «Toujours, dans l'espace, les jambes s'agitent une, deux fois, avec désespoir, l'homme suspendu est vivant, ou à demi vivant, ou en train de mourir !»<sup>50</sup> ; ou du sort de l'oncle de Berkane, abattu par les forces occupantes coloniales françaises : «C'est mon oncle ! Ils ont tiré sur lui ! Il est blessé !»<sup>51</sup>.

De cette approche narrative des événements liés à la lutte anti-coloniale du FLN, l'auteur-narrateur semble tirer deux leçons de taille pour la lecture actuelle des faits, et pour l'encadrement francophone de l'œuvre.

D'abord, un souci éthique de *complexité* et d'interchangeabilité est introduit qui évacue toutes tentations revanchardes ou totalitaires, toutes propensions à la *pureté* dont parle Bernard-Henri Lévy<sup>52</sup>. En effet, on compte des bourreaux et des victimes dans les deux camps de l'Histoire, algérien et français.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 43. Voir à ce sujet *Ibid.*, pp. 46, 63 et 63.

<sup>49</sup> Cf. *Ibid.*, p. 53s.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>52</sup> Cf. Bernard-Henri Lévy, *La pureté dangereuse*, Paris, Grasset, 1994.

Tout jugement historique *a posteriori* devra(it) tenir compte de cet axiome incontournable qui impute la responsabilité directe aux acteurs immédiats des faits, et non à une vague collectivité tribale, facilement *baïssable*. C'est d'ailleurs à cette aune qu'il faut saisir les sages conseils d'Amar : «Ne juge pas hier avec la logique d'aujourd'hui !»<sup>53</sup>.

Ensuite, le passé permet un regard aigu et avisé sur l'actualité et les dérives du présent. Ce présent des années nonante algériennes, contexte chronologique du retour de Berkane, n'augure rien de bon, et marque surtout un point de bascule décevant pour la génération qui fit et vécut l'indépendance, tout en adoptant le français et la laïcité. Les islamistes du FIS ruinent les espoirs de tolérance, de convivialité, d'entente ou de cohabitation ; c'est-à-dire de la *complexité* comme principe éthique et social.

La *disparition* de la langue française sert, ici aussi, d'emblème à la tentation d'épuration qui menace le pays, et produit déjà son lot de victimes innocentes : «As-tu réalisé que tout près de toi, le pays est devenu un volcan : les fous de Dieu, ou plutôt les nouveaux Barbares s'agitent, occupent des places publiques, mobilisent les jeunes chômeurs, et, surtout, maîtrisent les nouveaux médias... Tu sais, j'ai l'impression qu'ils vont gagner les élections !»<sup>54</sup>. Les élites, les intellectuels et les journalistes sont les premiers visés par cette vague de démence qui les force à l'exil, souvent en France et dans la langue française, justement.

A cet égard, l'auteur livre une véritable chronique des années de plomb qui s'étalent des élections de 1992, leurs résultats, jusqu'à l'extrémisme islamiste et la terreur qui ont fini par régner sur le pays :

---

<sup>53</sup> Assia Djebar, *La disparition de la langue française*, p. 79.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 154s.

«Le pays est en ébullition»<sup>55</sup>, et font craindre le pire, en plus d'éclairer notre actualité encline aux transparences meurtrières.

*Langue* et *Histoire* dessinent deux vecteurs d'une intense et profonde interrogation identitaire posée *en creux* face à l'imposition coloniale, historique et linguistique française. C'est dans ce cadre qu'est induite la question de l'identité personnelle aux prises avec la (les) langue(s) et l'Histoire.

374

Berkane se dit «expatrié»<sup>56</sup>, incarnation d'un Ulysse d'un temps nouveau en quête d'un *mien* : «je fixe goulûment la tache triangulaire de 'ma' montagne, de ma ville 'pomme de pin', de ma Casbah, mon antre, ma forteresse, mon quartier (...)»<sup>57</sup>, qui n'a pas pour autant renoncé aux racines, ou plutôt au rhizome des attaches multiculturelles, à l'exigeante éthique de l'*altérité* et de la *rencontre*.

Le retour en Algérie, lente évocation du passé sous forme de souvenirs épars, est l'occasion de reconstituer un kaléidoscope identitaire, d'assembler un puzzle du moi que les menaces islamistes rendent plus urgent encore, plus authentique en tous cas. Aussi Berkane se recompose-t-il ; se reconnaît-il peu à peu par le biais de la confrontation du passé : «Comme si l'instinct du garçon de la Casbah qu'il est se réveillait»<sup>58</sup>.

Nous avons donc affaire à un personnage aux prises avec les contradictions typiques de l'identité éclatée, mais dont la richesse identitaire repose, à l'instar de la littérature francophone, sur le fait de jouer sur ces apories paradoxales et inconciliables.

Tout d'abord, *ici et là-bas*, une dichotomie glosée au passé par l'évocation de l'*Autre*, habitant ici : «à quoi ça sert d'aller chez les

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 73.

Françaois (...)»<sup>59</sup> ; conjugée au présent chez Berkane qui se sait amoureux d'«une jeune femme du pays d'en face»<sup>60</sup>, à qui il finit par ne pas envoyer ses missives lancinantes.

Cette Marise/Marlyse qui, vers la fin du récit, regagne Paris, centre symbolique par rapport auquel les périphéries de la métropole et les francophonies contemporaines s'entêtent à se définir, ne fût-ce qu'en creux, mais qui, dans ce cas précis, apparaît sous un jour blafard et hideux : «(...) je sais bien qu'à Paris je vais trouver la brume et le ciel bas d'hiver, et pas cette luminosité-là»<sup>61</sup>.

Mais ce *déchiement* s'avère enrichissant, tout compte fait, eu égard au trilinguisme et à la polyphonie des personnages et du pays en question. Il multiplie, dans la déclinaison plurielle des signes linguistiques, l'éventail des références et des repères.

Ce métissage culturel et identitaire mis à mal par l'intolérance fasciste des Fous de Dieu, et qui implique la présence française et/ou du français, suscite la nostalgie, voire l'espoir, d'une réconciliation mythique des histoires et des langages à l'image de la ville d'Oran : «cette métropole-carrefour, autant espagnole que française ou africaine !»<sup>62</sup>.

Une aspiration au dégagement d'un *grand large* passé-présent-futur, travaillé par un impératif de mixité, de pluralité et d'échange, interroge et stimule en même temps la construction conceptuelle et, repoussée, de la francophonie : «(...) à pouvoir laisser des traces ineffaçables de ce que fut ma terre-colonie française, mais ma terre quand même, sur laquelle Camus a posé son regard fertile, comme le ferait une femme arabe (...)»<sup>63</sup>, et convoque les «deux côtés de la

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 93.

Méditerranée»<sup>64</sup>. Un espace vital que la construction européenne, néolibérale et apathique, a laissé en jachère, et qu'il revient à la francophonie d'investir.

---

<sup>64</sup> *Ibidem.*